



Cahiers
de recherches
médiévales et
humanistes

Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies

5 | 1998

Le choix de la prose (XIII^e-XV^e siècles)

Jean Wauquelin et Vasque de Lucène

Le « roman familial » d'Alexandre et l'écriture de l'histoire au XV^e siècle

Catherine Gaullier-Bougassas



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/crm/1442>

DOI : 10.4000/crm.1442

ISSN : 2273-0893

Éditeur

Classiques Garnier

Édition imprimée

Date de publication : 30 octobre 1998

Pagination : 125-138

ISSN : 2115-6360

Référence électronique

Catherine Gaullier-Bougassas, « Jean Wauquelin et Vasque de Lucène », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 5 | 1998, mis en ligne le 01 octobre 2007, consulté le 21 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/crm/1442> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.1442>

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2022.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Jean Wauquelin et Vasque de Lucène

Le « roman familial » d'Alexandre et l'écriture de l'histoire au XV^e siècle

Catherine Gaullier-Bougassas

- 1 La conception et les enfances d'Alexandre constituent des points de controverse depuis la composition des premiers *Romans d'Alexandre* en langue française au XII^e siècle, comme l'attestent avant tout les versions contradictoires que donnent la vulgate d'Alexandre de Paris et le texte anglo-normand de Thomas de Kent, et les interrogations, voire la polémique, qu'elles ont suscitées semblent se prolonger jusqu'à la fin du Moyen Âge. Les ouvrages historiques des auteurs latins dont disposaient les clercs médiévaux – Plutarque reste inconnu jusqu'à la fin du XV^e siècle – accordaient peu d'importance au début de la biographie d'Alexandre. Justin et Orose, après avoir présenté sans ambiguïté le héros grec comme le fils légitime de Philippe, passent sous silence son enfance. La croyance en sa théogénèse leur apparaît comme une supercherie qu'il aurait lui-même imaginée, par orgueil, pour rehausser sa gloire en s'attribuant une figure paternelle surhumaine et idéale, le dieu Ammon/Jupiter. Quant au récit de Quinte-Curce, on connaît la perte de ses deux premiers livres. Les seuls textes latins alors connus qui racontaient en détail la naissance et les enfances du héros antique, c'étaient les traductions du Pseudo-Callisthène, avec leur version de sa conception illégitime lors de l'union adultère de sa mère Olympias et du dernier pharaon d'Égypte, le magicien Nectanabus. Largement diffusées, elles ont dû être longtemps perçues comme des textes historiographiques dignes de foi et ont inspiré tous les auteurs en langue française. Avant Vasque de Lucène, aucun d'entre eux n'a vraiment remis en cause l'exactitude de leur récit des aventures orientales du roi grec, même des plus fabuleuses, bien qu'il s'éloigne considérablement des faits rapportés par Justin, Orose ou Quinte-Curce. C'est seulement pour le récit de la naissance d'Alexandre qu'Alexandre de Paris et ses prédécesseurs, puis Aimon de Varennes, ont contesté leur statut d'autorité et les ont rejetées comme des fictions calomnieuses. Sans doute, aucun souci de reconstitution historique ne les anime alors – en ce cas, ils écarteraient aussi les exploits orientaux qui pouvaient déjà apparaître comme de la « science-fiction » –, mais une exigence de moralisation. La bâtardise et surtout la filiation avec un étrange enchanteur constituent à leurs yeux une infamie susceptible de compromettre l'exemplarité d'Alexandre et de ruiner leur propre projet didactique, le statut de miroir

du prince qu'ils donnent à leurs œuvres. Thomas de Kent en revanche affirme dans plusieurs professions de foi littéraires qu'il adopte comme modèle l'écriture historiographique et encyclopédique et entend respecter ses sources latines. Il met l'accent davantage sur l'exactitude historique que sur la morale et adapte précisément le début de l'*Epitome* de Julius Valerius¹. Ce « débat » sur les origines d'Alexandre va se prolonger jusqu'au XV^e siècle, avec notamment les deux récits que Jean Wauquelin et Vasque de Lucène composent pour la cour de Bourgogne.

- 2 On sait qu'au XIII^e siècle la littérature française a connu, sans doute liée à une nouvelle exigence de vérité, l'apparition de la prose, aussi bien dans des chroniques que dans des récits romanesques qui revendiquent pour leurs fictions un statut historiographique². La geste romanesque d'Alexandre le Grand n'a pas échappé à cette nouvelle facture littéraire et de multiples récits de la vie du conquérant grec ont été rédigés en prose du XIII^e au XV^e siècle, qu'ils soient intégrés dans des chroniques universelles – l'*Histoire ancienne jusqu'à César* et ses dérivés, la traduction du *Speculum Historiale* de Vincent de Beauvais – ou bien autonomes, comme les adaptations françaises de l'*Historia de Preliis*, les œuvres de Jean Wauquelin et de Vasque de Lucène. Il faudrait alors analyser quelles divergences dans le portrait du héros antique accompagnent l'adoption de la forme prose, étudier si s'affirment de nouvelles exigences d'historicité et comment. Nous restreindrons ici cette étude à l'examen du traitement du « roman familial » d'Alexandre par Jean Wauquelin et plus rapidement par Vasque de Lucène. Tous deux refusent le récit des origines du roi grec que le Moyen Âge hérite du Pseudo-Callisthène, mais ils sont motivés par des conceptions divergentes de l'historiographie. Jean Wauquelin reste fidèle à la logique d'Alexandre de Paris et à sa subordination de l'histoire à la morale. Tout en se portant encore garant de l'intervention de Nectanabus dans la destinée d'Alexandre, il adapte sa source pour idéaliser davantage le roi grec et réfuter plus catégoriquement la « fable » de sa bâtardise. Quant à Vasque de Lucène, il renie l'ensemble de la version alexandrine au profit des autorités de Quinte-Curce et de Plutarque, il prétend abandonner toute tentative de séduction de ses lecteurs par le merveilleux et l'extraordinaire et, animé par des préoccupations qui sont déjà et vont être celles des Humanistes italiens et français, il entend revenir aux textes les plus anciens, avec un grand mépris pour les affabulations de la fin de l'Antiquité et du Moyen Âge³.
- 3 L'*Histoire du bon roy Alexandre* de Jean Wauquelin appartient au large mouvement des mises en prose de chroniques, de chansons de geste et de romans qui se développe à la fin du Moyen Âge⁴. Dans cette vaste compilation, l'auteur, vers 1448, a sélectionné, réuni et réécrit des extraits de différents textes, écrits tantôt en laisses épiques, tantôt déjà en prose. Les principaux sont la vulgate d'Alexandre de Paris, qu'il devait connaître d'après un manuscrit cyclique annexant les *Vœux du Paon* de Jacques de Longuyon, le *Restor du Paon* de Jean le Court et la *Vengeance Alexandre* de Jean Le Nevelon, puis l'*Historia de Preliis* avec sa traduction, le *Roman d'Alexandre en prose*. A plusieurs reprises, il évoque son exercice de la compilation, cette forme privilégiée de l'écriture de la science et de l'histoire au Moyen Âge. Son œuvre jouit à ses yeux de l'autorité à la fois d'un ouvrage didactique sur l'exercice du pouvoir royal -il emploie lui-même le mot *traittié*- et d'un texte historique. Les marques de l'écriture de l'histoire se multiplient en effet dans le récit comme autant de signaux destinés à convaincre les lecteurs de l'exactitude de son travail⁵. Il insiste sur le sérieux de ses sources, même si, comme tout bon historien, il adopte parfois un regard critique sur

elles lorsqu'il évoque leurs divergences, par exemple à propos de la mort de Porrus ou de la découverte par Alexandre de la fontaine d'immortalité, ou lorsqu'il remédie à leurs « lacunes », en réintroduisant des séquences attestées dans d'autres récits, la mort de Philippe ou la conquête de l'Occident notamment. Cette dernière, il regrette que le cycle en laisses épiques et Vincent de Beauvais l'aient « oubliée ». L'*autorité* qu'il invoque alors pour l'accréditer est, outre *la commune fame et renommee*, les *Chroniques de Hainaut* de Jacques de Guise, *venerable docteur et maistre en theologie maistre*, et de fait il annexe à l'histoire d'Alexandre un passage de sa propre traduction de cette chronique (prologue de la deuxième partie). Au delà des considérations politiques qui peuvent expliquer cet ajout, il apparaît alors qu'il n'établit aucune solution de continuité entre son activité de traducteur et d'auteur de textes historiques, son métier d'historien, et son entreprise de mise en prose du *Roman d'Alexandre*, comme si aucune différence de nature n'existait entre la chronique exploitée et le récit en laisses épiques sur Alexandre.

- 4 Dans le prologue de son *traictié*, l'image qu'il donne de son écriture n'évoque pas encore la compilation, mais la mise en prose d'un ouvrage unique, un *livre rimét* dont il dit ignorer le nom de l'auteur et qu'il appelle *istoire Alexandre*, dénomination qu'il semble avoir inventée puisque plus loin il le désigne comme *histoire sans title*. Il s'agit du *Roman d'Alexandre* d'Alexandre de Paris, dont il s'inspire précisément jusqu'à l'épisode du fourrage de Gadres. Dans son prologue, sur le modèle des historiens, il se présente à la première personne et situe dans le temps son ouvrage par l'intermédiaire de la mention de son mécène, Jean de Bourgogne. Il regrette aussi de ne pouvoir dater précisément les exploits d'Alexandre, préoccupation que n'exprime jamais Alexandre de Paris. Plutôt que de donner son propre nom, il préfère, avec une apparente humilité, inscrire celui de son seigneur, mais dans le même temps l'insistance sur ce dernier contribue à le valoriser lui-même et offre une bonne garantie pour l'authenticité de son *histoire*. Ses lecteurs pouvaient en effet supposer qu'un prince aussi prestigieux devait permettre à son clerc d'accéder à de riches bibliothèques et exiger de lui un travail consciencieux. Il affirme d'emblée des objectifs didactiques similaires à ceux d'Alexandre de Paris : les exemples du passé sont rappelés pour que les hommes de son époque les imitent. Établir une continuité entre le présent et le passé, projeter sur ce dernier un idéal politique médiéval lui permettent ainsi de légitimer et de flatter le mode de gouvernement et les ambitions des princes de Bourgogne que les exploits d'Alexandre fascinaient et qui s'identifiaient à lui dans leur projet de soumettre l'Orient turc⁶. Même si Jean Wauquelin explicite plus loin son travail de compilation et utilise davantage les nombreux procédés de l'écriture historiographique médiévale, sa conception de l'histoire reste comparable à celle d'Alexandre de Paris. La soumission de l'histoire à la « morale » indique que lui non plus ne réfute pas les amours d'Olympias et de Nectanabus parce qu'il voudrait retrouver la vérité historique et renier les fables du mythe d'Alexandre, mais parce qu'il les juge inconciliables avec son projet didactique.
- 5 On peut aussi s'étonner que, dans le prologue, il préfère à des autorités prestigieuses, par exemple Vincent de Beauvais qu'il cite plus loin, un *livre rimét* anonyme, qui *a priori* n'est pas la source idéale, le modèle de caution tel que le conçoivent les historiens du Moyen Âge. Il nous apprend en effet que c'est un livre écrit en français, vu son titre, donc destiné avant tout à des laïcs et déjà conçu pour la vulgarisation, qu'il est par là même assez récent, tandis que les historiens établissent généralement un lien entre l'ancienneté et l'exactitude et préfèrent pour l'histoire de l'Antiquité des récits latins.

En outre il souligne son caractère littéraire, avec l'emploi des rimes, alors que la versification n'est plus liée, depuis l'apparition au XIII^e siècle de la prose, à l'écriture de l'histoire et qu'on l'a même souvent considérée comme un indice de la fiction. Pourtant, s'il choisit ce texte, c'est sans nul doute parce qu'il jouissait d'un grand prestige à la cour de Bourgogne et l'on sait qu'effectivement la vulgate d'Alexandre de Paris avait conservé une renommée telle qu'aux XIII^e et XIV^e siècles elle avait été « augmentée » de tout un ensemble de textes qui constituent un vaste cycle d'environ 50 000 vers. C'était le grand texte littéraire qui refusait les origines illégitimes du roi grec, alors que toutes les biographies réalisées après lui présentent Nectanabus comme le père d'Alexandre, par respect pour les traductions latines du Pseudo-Callisthène.

- 6 De surcroît, avec l'évocation de ce livre rimé, Jean Wauquelin montre qu'à ses yeux la nouveauté et l'essentiel de son travail littéraires résident dans la transposition des vers en prose. Il est en effet le premier auteur à remanier ainsi le *Roman d'Alexandre*⁷ et il procède avec un mélange de respect et de trahison, puisqu'il prend des libertés de plus en plus grandes, jusqu'à le contester dans le récit des aventures orientales, lorsqu'il lui substitue la version du *Roman d'Alexandre en prose*. C'est au sujet de la conception et des enfances d'Alexandre qu'il lui reste le plus fidèle, même s'il ne se contente jamais d'un dérimage et prend soin de le réexaminer et le renouveler par une pratique insidieuse de l'écart, par une série de déplacements, souvent en apparence minimes, mais tellement fréquents qu'ils infléchissent finalement le portrait du héros.
- 7 Comme la plupart des écrivains en prose, il se soucie davantage de la linéarité, de la continuité du récit, si bien qu'il élimine la quasi-totalité des procédés de répétition qu'Alexandre emprunte aux chansons de geste. Par exemple, alors que l'auteur du XII^e siècle revient plusieurs fois, dans son prologue, sur les manifestations cosmiques épouvantables qui accompagnent la venue au monde du héros, Jean Wauquelin choisit de ne les évoquer qu'une fois, au moment où elles interviennent dans le cours temporel du récit (ch. IV). De surcroît il abrège en éliminant les détails terrifiants qui pouvaient rappeler la représentation de l'Antéchrist et jeter un doute sur l'exemplarité à venir du héros. L'abandon de la discontinuité reflète plus généralement une volonté de dérouler le récit selon l'ordre chronologique des événements, comme si la vie du personnage antique n'allait plus être perçue aux frontières de la fiction et de l'histoire, de la chanson de geste et du roman, et que le *Roman d'Alexandre* d'Alexandre de Paris, l'un des textes fondateurs du roman médiéval, allait basculer dans le registre de l'histoire. On pourrait alors s'attendre à un processus de réécriture comparable à celui qu'ont « subis » les romans antiques, *Thèbes*, *Énéas* et *Troie*, dans *l'Histoire ancienne jusqu'à César* : la simple reprise de leur trame narrative, avec la suppression de leurs « ornements » littéraires. Mais ce n'est pas le cas. La mise en prose du XV^e siècle s'inscrit toujours aux confins de l'histoire et du roman, en dépit des prétentions à l'historicité affichées. Elle semble avoir été perçue comme telle dès le XV^e siècle, puisque Philippe le Bon commande à Vasque de Lucène une version plus « historique ». En effet, même si Jean Wauquelin renonce à l'esthétique épique, s'il abrège aussi les premières descriptions de sa source, par exemple celle de la tente d'Alexandre (ch. XXIX), il s'attarde ensuite souvent davantage que son prédécesseur sur les merveilles orientales, en amplifiant leur description à l'aide du *Roman d'Alexandre en prose*. L'abréviation du texte versifié affecte seulement le compte-rendu des premiers exploits et des guerres d'Alexandre, puis l'adaptation des *Vœux du Paon* et du *Restor du Paon*. Malgré l'élimination des répétitions et des prolepses, le récit de la naissance et des démêlés familiaux

d'Alexandre est plutôt amplifié, avec une pratique du commentaire caractéristique de l'écriture de la prose au XV^e siècle et la réintroduction d'épisodes attestés dans les récits latins, ce qui signale d'emblée l'importance que l'auteur devait accorder à ces séquences controversées. On retrouve alors l'image médiévale de l'*auctor* comme amplificateur qui ajoute à sa source un « surplus », un supplément de texte et de sens.

- 8 Au delà de la stricte ordonnance des événements selon l'axe du temps, le souci de la continuité se manifeste par l'importance accordée à l'enchaînement logique des faits rapportés, aux liens de cause à effet. Cette dernière engendre tout un travail de glose, d'adjonction d'éléments explicatifs ou descriptifs, qui semble s'effectuer au nom de la vraisemblance et dans l'objectif de mieux réfuter les soupçons sur l'origine bâtarde du roi. C'est particulièrement net pour la présentation de Nectanabus, bien entendu décisive à cet égard. Jean Wauquelin dénonce à son tour le récit des amours du magicien avec Olympias comme une fiction calomnieuse qui émanerait de barons jaloux, mais, comme Alexandre de Paris, loin de supprimer Nectanabus du récit, il reprend aux dérivés du Pseudo-Callisthène plusieurs scènes le concernant ou évoquant les relations perturbées d'Alexandre avec Philippe. Il essaie même d'aller plus loin que son prédécesseur dans cette logique forcément un peu ambiguë, car comment se débarrasser du personnage encombrant de Nectanabus sans l'éliminer complètement du récit comme le fera Vasque de Lucène, et au contraire en renforçant sa présence ?
- 9 La « spécificité » de sa version découle du rejet de l'écriture de l'ellipse et de l'énigme, voire parfois de l'incohérence, qu'Alexandre de Paris a adoptée pour dresser le portrait de Nectanabus et qui signale d'emblée l'enchanteur comme un point trouble de son récit. Après un portrait élogieux de Philippe et d'Olympias (ch. II), Wauquelin cherche à expliquer clairement les soupçons qui ont pesé sur Olympias. A la suite d'Alexandre de Paris, pour mieux enlever toute crédibilité à la version dérivée du Pseudo-Callisthène, il ne la mentionne même pas en tant que telle, comme texte écrit, bien que plus loin il rappelle qu'elle a tout de même pour garant Vincent de Beauvais (ch. CXIV). Sans justifier l'origine de son savoir, il se donne lui-même comme autorité incontestable et transpose la polémique qu'il engage avec ses sources latines dans la diégèse elle-même : la rumeur de la bâtardise d'Alexandre aurait été propagée du vivant d'Alexandre par des médisants qui voulaient ruiner la carrière du roi (ch. III). Mais au lieu de se contenter d'inscrire, comme Alexandre de Paris (br. I, l. 4), une digression d'ordre général sur les attaques des *losengiers* qu'endurent les dames courtoises, il s'attache à élucider les énigmes du texte du XII^e siècle, pour produire un récit plus cohérent et transparent, dépouillé de tous les éléments problématiques que semble affectionner Alexandre de Paris. Dans le texte du XII^e siècle, l'origine et l'identité précises de Nectanabus restent dans l'ombre : la laisse 4 de la branche I mentionne avec imprécision son origine arabe, sa condition sociale inférieure et sa *voisdie*, sans rappeler ses connaissances astrologiques et magiques. Aucune explication n'est jamais donnée sur les raisons de sa présence en Macédoine auprès de la reine, si bien qu'il apparaît comme un intrus, un marginal dangereux, peut-être compromis avec l'univers diabolique. Enfin et surtout c'est Alexandre de Paris qui imagine son intervention maléfique lors de l'accouchement d'Olympias : l'Oriental *aid(e)* Alexandre *a nestre*, sans qu'on sache comment, et marque sa venue au monde d'un décalage fatal responsable de sa mort prématurée, sans qu'on sache non plus pourquoi (br. I, l. 4).
- 10 Jean Wauquelin retravaille la séquence pour supprimer ces interrogations restées sans réponse. D'emblée il essaie de rendre vraisemblable et rassurante la présence de

Nectanabus lors de l'accouchement d'Olympias, puis il lui retire toute conséquence négative. En s'inspirant de l'*Epitome* et de l'*Historia de Preliis*, il rappelle les connaissances en astronomie et en magie de l'Oriental et la « consultation » qu'il a donnée à Olympias. Son étrangeté inquiétante est ainsi gommée car il (re)trouve les fonctions d'un astrologue. Il est cantonné dans un rôle bien précis, doté d'un statut familial et apprécié des princes du XV^e siècle, vu l'influence grandissante des astrologues dans les cours de la fin du Moyen Âge. Même si son origine et son passé de roi égyptien sont occultés, tous les soupçons sur ses liens avec le diabolique disparaissent. Le Nectanabus de Jean Wauquelin entre dans l'intimité de la reine car elle l'interroge sur son avenir, sans que Philippe l'ait menacée de répudiation comme l'attestent les dérivés du Pseudo-Callisthène. Au lieu de chercher à la séduire, il exerce désormais son métier d'astrologue avec « sérieux » et honnêteté, alors que bien sûr dans le Pseudo-Callisthène il imagine de fausses prédictions pour qu'elle accepte de se donner à lui en croyant s'unir au dieu Ammon. Son rôle est simplement de révéler à Olympias le moment où elle a conçu Alexandre avec Philippe et le jour de la venue au monde de l'enfant. Puis, lors de l'accouchement, comme tout astrologue, il examine le ciel de naissance du futur roi et prophétise sur sa destinée. Contrairement à ce que retrace le Pseudo-Callisthène et suggère Alexandre de Paris, il n'essaie pas de choisir le ciel de naissance le plus favorable et de décider, tel un dieu, de l'avenir du jeune homme. Son pouvoir est limité à celui qu'on concède aux astrologues : il prédit, il révèle la volonté divine, mais il n'agit pas sur la réalité, il ne façonne pas et même ne cherche pas à façonner l'avenir selon ses désirs. Plus rien ne l'accuse d'ambitions sacrilèges, plus rien ne le rend responsable de la destinée et de la mort d'Alexandre⁸.

- 11 Après avoir ainsi éclairci et minimisé les conséquences de son intervention, Jean Wauquelin revient à lui au chapitre XI, pour le récit de son meurtre par Alexandre, qu'Alexandre de Paris relate à la laisse 16 de la branche I. On sait que ce dernier inscrit alors dans son texte une incohérence qui renforce le trouble sur l'Oriental : feignant d'oublier qu'il l'a déjà introduit au moment de l'accouchement d'Olympias, il affirme que Nectanabus est arrivé en Grèce longtemps après la naissance d'Alexandre. Jean Wauquelin établit au contraire une continuité entre les chapitres III et XI, entre les récits de la naissance du héros et du meurtre de Nectanabus ; il refuse de reprendre à son compte les ambiguïtés de sa source et rend sa version plus limpide. « Son » Nectanabus n'est plus le *maistres et privés* d'Alexandre, qui, selon Alexandre de Paris, lui enseigne l'astronomie en même temps qu'il le divertit grâce à ses pouvoirs d'illusionniste. Il ne prend plus part à son éducation et s'efface devant un maître prestigieux et insoupçonnable, Aristote. Avec l'attitude attendue d'un courtisan, il essaie simplement de s'attirer les faveurs du jeune prince. Sans doute parce qu'il ne souhaite pas transformer radicalement les données de l'« histoire », qu'il préfère amplifier tout en infléchissant le sens plutôt que retrancher, Jean Wauquelin conserve alors le meurtre de l'enchanteur par Alexandre. Il développe même légèrement son récit, bien qu'il nuise à l'image du personnage et puisse rappeler les multiples actes de cruauté que les historiens latins reprochent au roi grec. Pour tenter d'excuser son héros, l'auteur du XV^e siècle insiste davantage sur les calomnies insupportables dont il est victime et il imagine qu'avant le meurtre il aurait interrogé sa mère sur ses origines et qu'elle lui aurait confirmé qu'il descendait légitimement de Philippe. Il ajoute néanmoins un commentaire sur l'inutilité de cet assassinat, sur le redoublement des calomnies qu'il provoque, vu qu'Alexandre est désormais accusé aussi de parricide⁹.

- 12 Si Alexandre n'est en rien à ses yeux un nouvel Œdipe, il reste qu'il élimine tout de même un innocent et se montre incapable de réagir avec sagesse et efficacité aux rumeurs qui circulent sur sa naissance. Jean Wauquelin, dans sa logique d'idéalisation du personnage, semble en avoir pris conscience, puisque, pour la dernière scène de « confrontation » entre Alexandre et Nectanabus, lors de la découverte de la statue de ce dernier en Orient, il s'affranchit nettement de la version de son prédécesseur. Dans le *Roman d'Alexandre* (br. I, l. 125), Alexandre n'exprime que du mépris pour l'Oriental, tout sentiment de culpabilité lui reste étranger et il refuse d'apprendre quoi que ce soit du passé de l'enchanteur et éventuellement de sa propre histoire, si bien qu'Alexandre de Paris « expédie » la scène en 8 vers. En revanche, Jean Wauquelin, dans le chapitre qu'il lui consacre¹⁰, redonne à Nectanabus la grandeur de son ancien statut royal, puisqu'Alexandre prend connaissance de l'histoire du dernier roi d'Égypte, de surcroît sous un jour des plus favorables. Parfait savant, reconnu par ses sujets comme le meilleur souverain d'Égypte, Nectanabus a été victime d'un retournement de fortune injuste et contraint à l'exil par les Perses. Tout prouve sa sagesse et son exemplarité, d'autant plus que selon Wauquelin il n'a pas tenté de séduire Olympias. Alexandre se remémore alors les relations qu'il a entretenues avec lui, s'agenouille devant sa statue et l'embrasse en prononçant ces paroles : « se tu fu mes peres, dieux le scet ». Cet hommage semble s'expliquer par le remords qui le ronge soudain, alors qu'il se voit coupable du crime d'un personnage prestigieux que tout innocente, et en aucun cas par la découverte d'un lien familial entre lui et Nectanabus. En effet la scène ne lui apporte aucune révélation sur sa propre origine et ne vient pas contredire le récit de sa naissance légitime. Wauquelin établit un jeu d'intertextualité avec les dérivés du Pseudo-Callisthène, selon lesquels Alexandre reconnaissait publiquement l'Oriental comme son père, mais surtout avec la version d'Alexandre de Paris. Son héros n'a plus l'orgueil ni l'arrogance de celui de l'auteur du XII^e siècle qui, fort de certitudes inébranlables, se mure dans un refus de savoir. Il affirme au contraire avec humilité sa soumission à la loi divine, à la volonté d'un Dieu unique, au nom de laquelle il serait prêt à accepter une origine illégitime, peut-être d'ailleurs d'autant plus facilement que son père présumé serait un roi glorieux.
- 13 La nouvelle configuration du récit dans la mise en prose, avec l'annexion de plusieurs scènes de l'*Historia de Preliis*, est aussi signifiante. L'hommage rendu à la statue de Nectanabus est désormais relaté entre la fondation d'Alexandrie et la véritable conversion d'Alexandre au monothéisme à Jérusalem. Alexandre de Paris passait en revanche sous silence la construction de la ville égyptienne et affaiblissait considérablement la portée théologique de sa visite dans la ville sainte (br. II, l. 111). Juste après la découverte de la statue de l'Égyptien, il relatait la prise de Tarse (br. I, l. 125-128), qui renvoyait à la confrontation historique avec Thèbes, au cours de laquelle le roi grec montrait certes sa générosité, puisque conformément à la légende il redonnait la ville à un musicien, mais aussi son intransigeance impitoyable et sa cruauté lorsqu'il rasait la ville. On peut s'étonner qu'Alexandre de Paris ait omis les épisodes égyptiens de la vie d'Alexandre. S'il a occulté cette partie de l'*Epitome*, c'est peut-être pour éloigner Alexandre de ce qui pouvait le lier à Nectanabus, le présenter comme un successeur, voire un héritier, du dernier pharaon d'Égypte. Comme Jean Wauquelin s'est efforcé de réfuter avec une plus grande cohérence la légende des amours adultères d'Olympias, de donner une image rassurante et glorieuse de l'Oriental, il peut rapporter « sereinement » un haut fait aussi prestigieux que la

fondation d'Alexandrie. Il élimine tout de même l'inscription sur la statue de Nectanabus selon laquelle, d'après les dérivés du Pseudo-Callisthène, Alexandre viendrait venger Nectanabus, pour que ses lecteurs n'établissent aucune continuité entre eux. La réintroduction des séquences égyptiennes peut aussi s'expliquer par le contexte historique et l'éloignement du conflit entre les Occidentaux et les Musulmans d'Égypte durant les Croisades, d'autant plus qu'Alexandre de Paris inventait son héros en précurseur des Croisés et pouvait difficilement peut-être l'exalter comme fondateur d'une ville détenue à son époque par les Musulmans. Enfin, Jean Wauquelin continue de refuter la légende des origines illégitimes de Nectanabus lorsqu'il réécrit la séquence des arbres du Soleil et de la Lune en s'inspirant du *Roman d'Alexandre en prose*¹¹. Il élimine alors la résurgence en Orient de la faute maternelle qu'Alexandre de Paris avait imaginée (br. III, l. 207-216).

- 14 La suppression des zones d'ombre autour de Nectanabus s'accompagne d'une sorte de « normalisation » des rapports d'Alexandre avec son véritable père, le roi Philippe, qui concourt elle aussi à gommer les ambiguïtés du roman familial du roi grec que le texte du XII^e siècle avait accentuées. Jean Wauquelin supprime tout contraste entre le père et le fils, tandis qu'Alexandre de Paris insistait sur le renouveau de la Grèce à la naissance d'Alexandre, le passage de la décadence à la prospérité et à la joie, avec le retour aux valeurs chevaleresques. Cet élément essentiel du prologue du *Roman d'Alexandre* tendait bien sûr à discréditer Philippe, incapable d'assurer le prestige de la chevalerie et sa suprématie sur les vilains, de réaliser des conquêtes et d'imposer le respect d'un idéal éthique. Jean Wauquelin s'efforce au contraire d'établir à tous les niveaux une continuité entre Philippe et Alexandre. Le vrai père biologique du héros est le modèle de roi auquel il s'identifie, dont il prolonge l'action, sans rupture, avec le respect des mêmes valeurs.
- 15 Un éloge de Philippe, ajouté, accompagne ainsi d'emblée le portrait d'Olympias (ch. II). L'accent est aussi davantage mis sur la joie de Philippe à la naissance de son fils et surtout, pour l'adoubement du futur conquérant (ch. XIV-XV), des relations harmonieuses se substituent à la violence implicite qu'Alexandre de Paris instaure alors entre les deux hommes en montrant que derrière les apparences d'une simple entrée dans la chevalerie se joue une prise du pouvoir brutale par Alexandre (br. I, l. 23-25). La mise en prose n'occulte certes pas toutes les réticences de Philippe, mais les explique, pour lever le soupçon de rivalité, uniquement par le jeune Age d'Alexandre. Elle montre ensuite que Philippe accepte volontiers d'adouber son fils, par affection et parce qu'il prend conscience de l'affaiblissement de sa valeur guerrière qui découle de la vieillesse, sans qu'il puisse s'en sentir discrédité. De surcroît, loin de se contenter d'introduire Alexandre dans l'ordre des chevaliers, il choisit de le couronner. Comme dans le texte du XII^e siècle, l'adoubement équivaut donc à une intronisation royale, mais la différence décisive vient du consentement de Philippe, qui préside la cérémonie et décide de son sens, au lieu d'être écarté malgré lui, victime des ambitions du jeune héros¹². L'accession d'Alexandre au trône du vivant de Philippe est ainsi légitimée. Jean Wauquelin rappelle certes la requête que les barons adressent au vieux roi pour lui conseiller de se retirer, mais il affaiblit son contenu : les Grecs ne dénoncent désormais aucune carence dans sa politique, ils ne s'indignent plus de la misère dont souffraient les chevaliers, spoliés par *li croupier riche assis*, selon Alexandre de Paris (br. I, l. 23, v. 518).

- 16 Le désir d'harmoniser les relations d'Alexandre et de Philippe se heurte ensuite à l'épisode de la répudiation d'Olympias qui, dans la version d'Alexandre de Paris et déjà dans les dérivés du Pseudo-Callisthène, révèle avec force un conflit entre les deux hommes. Jean Wauquelin, toujours réticent à supprimer des séquences célèbres de l'histoire du conquérant, lui garde sa violence puisqu'Alexandre assassine le sénéchal qui a incité Philippe à épouser Cléopâtre et que Philippe tente encore de tuer son fils (ch. XXVIII¹³). Mais ce qui modifie la signification de la scène, c'est que Jean Wauquelin « oublie » la motivation profonde de Philippe selon Alexandre de Paris : le désir d'écartier un rival qu'il ne reconnaît pas comme son fils légitime, suite aux révélations et aux accusations du sénéchal, qui a traité Alexandre d'enfant bâtard et même d'*enchanteor*, de *fil de Sathanas* (br. I, l. 82, v. 1811). Dans la mise en prose du XV^e siècle, qui abrège drastiquement le discours du sénéchal, Philippe ne répudie plus Olympias parce qu'il la soupçonnerait d'infidélité. Il semble agir par faiblesse, manipulé par une figure classique de mauvais conseiller. Jean Wauquelin choisit de ne réintroduire aucune allusion aux rumeurs sur les amours de la reine et de Nectanabus et exploite l'épisode pour célébrer à nouveau la sagesse d'Alexandre : le jeune homme rétablit l'ordre et la justice en châtiant le traître, puis en remettant Philippe dans le droit chemin, comme s'il lui rendait la raison. Jean Wauquelin suggère en effet l'image d'un Philippe *forsené*, *desvoié*, même s'il n'introduit pas ce vocabulaire de la folie.
- 17 Plus loin, il complète la vulgate d'Alexandre de Paris en comblant l'un de ses « oublis », la mort de Philippe, et s'inspire alors du *Roman d'Alexandre en prose*, même s'il se donne pour caution Vincent de Beauvais (ch. CXIV¹⁴). Il signale d'abord combien la croyance de l'encyclopédiste aux origines illégitimes du héros et son portrait à charge de Philippe sont inconciliables avec sa propre version. Il s'arroge le pouvoir de critiquer l'auteur médiéval, de démêler le vrai du faux, sans justifier l'origine de son savoir, en se posant lui-même comme autorité. Il rend alors implicitement hommage à Alexandre de Paris, qu'il juge sur ce point plus fiable. Mais, comme entraîné par son idéal de la somme, par le désir de compléter et de parfaire sa source française, il est conduit à reprendre aux dérivés du Pseudo-Callisthène le récit de la disparition de Philippe, d'autant plus que ce dernier pouvait devenir essentiel pour montrer une nouvelle fois que le héros succède légitimement à son père, pour souligner la continuité qui s'établit entre eux. En effet il le réécrit en ce sens, afin de le plier à sa logique d'idéalisation d'Alexandre. Néanmoins dans les textes latins, liée à l'enlèvement d'Olympias par Pausanias, l'un de ses prétendants, la scène introduisait aussi l'image d'un adultère réel ou possible, que la reine soit consentante et même organise l'assassinat de son époux ou non – les versions divergent –, et elle était susceptible de rappeler et de conforter les « rumeurs » sur sa liaison avec Nectanabus. Dans la mise en prose du XV^e siècle, l'infidélité dont la reine était accusée est une nouvelle fois implicitement réfutée, puisque Jean Wauquelin montre qu'elle résiste envers et contre tout à Pausanias, ce qui *a posteriori* tend aussi à rendre invraisemblables ses prétendus amours avec Nectanabus. La séquence magnifie alors Alexandre comme vengeur de Philippe et met l'accent sur l'affection qui les unit : Philippe, sur son lit de mort, le reconnaît encore une fois comme son fils et son héritier légitime, si bien qu'est écarté le soupçon d'usurpation qui pesait sur le héros d'Alexandre de Paris. Alexandre agit à son égard comme un modèle de piété filiale et rend à sa dépouille tous les honneurs qui lui sont dus. La scène permet en outre à Jean Wauquelin de réécrire l'un des discours que prononce Alexandre à ses hommes selon l'*Historia de Preliis* et le *Roman d'Alexandre en prose* et qui

révèle sa sagesse et son humilité : loin de toute démesure, il s'engage légitimement à reconquérir l'honneur de la Grèce, il reconnaît combien il dépend de ses hommes et rend hommage aux chevaliers âgés, en se soumettant à l'autorité que leur donne l'expérience.

- 18 Jean Wauquelin accentue aussi la sagesse d'Alexandre en renforçant le rôle d'Aristote dans sa destinée, même s'il ne développe pas le contenu de son enseignement et renvoie alors simplement au *Secret des Secrets* (ch. V). Il diverge surtout de sa source rimée en imaginant la soumission complète du roi grec au philosophe. Pour le récit de la confrontation des deux hommes devant Athènes (ch. XXV-XXVII), la version du *Roman d'Alexandre* (br. I, l. 75-82) est abrégée et entièrement réinterprétée avec la suppression de la convoitise démesurée du héros, de sa révolte contre son maître et de la ruse que ce dernier était contraint d'imaginer pour l'empêcher de prendre et d'anéantir par les armes la cité de la « clergie ». Aristote parvient alors facilement, par un simple discours, à le raisonner.
- 19 L'ensemble de la mise en prose de Jean Wauquelin se plie ensuite à une logique d'idéalisation du roi antique. Une fois le soupçon de bâtardise écarté avec l'élucidation des énigmes entretenues par Alexandre de Paris, Jean Wauquelin s'attache à célébrer les hauts faits d'Alexandre et avant tout les exploits qu'il accomplit en Orient, la maîtrise parfaite de cet espace merveilleux, longuement décrit, qu'il parvient à s'assurer, en bon héros civilisateur et fondateur, en roi idéal.
- 20 Deux décennies plus tard, en 1468, dans les *Faits du Grand Alexandre*, Vasque de Lucène réfute lui aussi la version alexandrine des origines illégitimes d'Alexandre, mais il insiste sur sa volonté de renouveler radicalement la mise en mémoire des hauts faits du conquérant et se démarque profondément de la mise en prose de Jean Wauquelin. S'inscrivant déjà dans le courant humaniste, il entend revenir à la vérité historique du personnage, aux *vraies histoires*. Il fonde l'authenticité de sa version sur une traduction précise et fidèle, et non plus une adaptation au sens médiéval du terme, de la meilleure source latine qu'est à ses yeux l'ouvrage de Quinte-Curce, dont il comble les manques, notamment la perte des deux premiers livres, à l'aide essentiellement de Plutarque et de Justin. De ce fait, il engage une violente polémique contre tous les textes médiévaux antérieurs, qu'il rejette en bloc, les récits latins dérivés du Pseudo-Callisthène et leurs adaptations françaises en vers et en prose, et parmi eux des textes didactiques comme l'encyclopédie et histoire universelle, pourtant prestigieuse, de Vincent de Beauvais. Il dénonce en effet toutes leurs affabulations et considère qu'ils ont transformé Alexandre en un personnage littéraire de fiction comparable à Renaut de Montauban, Rainouart, Lancelot ou Tristan :

Et pource que aucuns pourroient blasmer mon labour comme superflu, disant que on treuve ces histoires en fransçois, en rime ou en prose, en six ou sept manieres, je respons qu'il est vray, mais corrompues, changees, faulces et plaines de evidens mensonges. Par quoy il m'est advis que ma translacion est presentement plus utile qu'elle ne seroit se les dessusdits n'estoient : car se ainsy est que ignorance vault mieulx que faulx sçavoir, il s'ensieut qu'il est plus utile corriger le faulx que instruire a primes l'ignorant¹⁵.

- 21 Il insiste alors sur sa volonté de supprimer les exploits invraisemblables, les aventures merveilleuses dont la légende d'Alexandre s'est nourrie :

Sy n'y trouverez pas que Alexandre ait vollé en aer a tout quartiers de moutons, ne vagué par dessoubz mer en tonneaux de voirre, ne parlé aux arbres du soleil, ne autres fables faintes par hommes ignorans la nature des choses, non cognoissans

tout ce estre faulx et impossible, et mesmes non entendant que quant Alexandre seroit eslevé en aer ou vagueroit par dessoubz mer, sy ne consuivroit il point la fin de son entente, car lui eslevé en aer ne verroit nes que d'une tour, obstant la fragillité de nostre veue ; et dessoubz mer le tonneau romperoit, se le voirre estoit tendre et, se espés estoit, il ne verroit goute. Moulz donques est utile ceste histoire qui nous aprent au vray comment Alexandre conquist tout Orient et comment ung autre prince le peut arriere conquister sans voller en aer, sans aller soubz mer, sans enchantemens, sans geans et sans estre sy fort comme Raignault de Montaubain, comme Lancelot, comme Tristan ne comme Raynouart qui tuoit cinquante hommes coup a coup. Alexandre ne fut oncques sy vaillant et sy conquista tout Orient avec gens de telz forces que nous sommes aujourd'hui¹⁶.

22 C'est ainsi qu'il se croit même obligé de commencer par apporter des preuves de l'existence historique d'Alexandre et de sa conquête de l'Orient, en s'appuyant sur les témoignages bibliques, le *Livre de Daniel* et le *Livre des Macchabées*, puis en alléguant les autorités de Saint Augustin, Flavius Josèphe, Eusèbe et Orose (ch. II).

23 Conformément aux ouvrages historiques latins depuis longtemps connus, avant tout ceux de Justin et d'Orose, ainsi qu'à la *Vie d'Alexandre* de Plutarque, qu'on redécouvre à la fin du XV^e siècle, Alexandre descend légitimement de Philippe. Jean Wauquelin démarque alors très fidèlement la traduction latine italienne de Plutarque par Guarino da Verona¹⁷. Il évoque les manifestations surnaturelles qui auraient entouré la conception et la naissance du héros et surtout le dragon entrevu dans la couche d'Olympias, puis reprend les deux grandes interprétations qui, selon Plutarque, furent données de la présence de ce dernier : le serpent pourrait représenter Jupiter-Ammon, ce qui plaiderait en la faveur de la théogénèse d'Alexandre, ou bien plutôt il ne serait qu'un animal « naturel » dont Olympias, comme les autres adeptes des cultes d'Orphée et de Bacchus, s'entourait. Sans discuter longuement ces hypothèses, Vasque de Lucène clôt la controverse en rappelant une nouvelle fois le témoignage du *Livre des Macchabées* qui nomme Alexandre fils de Philippe¹⁸. Ainsi, jamais Nectanabus n'intervient selon lui dans la destinée du roi grec. Il ne rappelle la version de Vincent de Beauvais, c'est-à-dire du Pseudo-Callisthène, que pour la rejeter avec le plus grand des mépris :

Ce que Vincent l'istorial escript de la conception d'Alexandre, ce qu'il racompte de Neptanabus qu'il dist estre pere d'icelui, est expressement contre la sainte Escripiture qui, ou premier livre des Macabees, appelle icelui Alexandre filz de Philippe, roy de Macedoine... Vray est que une histoire sans nom, que icelui Vincent alegue en tous les fais d'Alexandre, raconte ces choses, laquelle histoire, dont Vincent l'istorial a extrait les fais d'Alexandre, vint en mes mains en la destruction de Dynant, et l'ay veue tout du long, si ne l'ay voulu en rien sieuvir, car elle n'a quelque auctorité en stile en en sentence, ainchois discorde de tous bons acteurs, non seulement en ce que dit est, mais en tout l'ordre de l'istoire.¹⁹

24 On mesure alors quelles divergences dans la conception de l'histoire séparent Vasque de Lucène de Jean Wauquelin, alors qu'ils écrivent sensiblement à la même époque pour la cour de Bourgogne. Avec le traducteur portugais, le rejet de Nectanabus et de la filiation illégitime d'Alexandre ne reflète plus un désir d'idéaliser le roi grec pour construire sa vie comme un miroir du prince. Au contraire, Vasque de Lucène, bien qu'il valorise la conquête de l'Orient par le roi antique pour exhorter ses commanditaires, les princes de Bourgogne, à suivre ses traces, le présente globalement comme un exemple à rebours, celui du dévoiement d'une figure royale dotée de toutes les vertus dans sa jeunesse, de sa corruption progressive par les vices. La finalité didactique de l'histoire n'est pas abandonnée – le récit de la vie d'Alexandre constitue un avertissement, une mise en garde, en même temps qu'il est encore conçu pour

transmettre toutes sortes de connaissances précises, géographiques, techniques sur l'art de la guerre par exemple et même pour conforter les ambitions impérialistes des princes de Bourgogne –, mais elle doit désormais passer au second plan derrière la recherche de la vérité historique, qui reste bien entendu tributaire des sources disponibles²⁰. Elle n'autorise plus l'auteur à reconstruire l'histoire selon son propre système de valeurs, elle ne l'autorise plus à introduire la fiction dans la connaissance qu'il a de l'Antiquité, à modeler le passé sur l'image du présent ou du futur tel qu'il le rêve. C'est tout le sens du manifeste humaniste que Vasque de Lucène développe au début de son ouvrage, avec le désir de faire table rase des pseudo-récits historiques du Moyen Âge, truffés de fictions et de mensonges, avec le sentiment d'approcher plus près de la vérité et d'appartenir à une époque nouvelle, synonyme de progrès, une époque que les Humanistes vont appeler Renaissance.

NOTES

1. Sur les *Romans d'Alexandre* du XII^e siècle, nous renvoyons à notre étude *Les Romans d'Alexandre aux frontières de l'épique et du romanesque*, Paris, Champion, 1998 (Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge, 42), et à celle de M. Gosman, *La légende d'Alexandre le Grand dans la littérature française du XII^e siècle*, Rodopi, 1997. Pour l'ensemble de la tradition médiévale sur Alexandre restent essentiels les ouvrages de P. Meyer, *Alexandre le Grand dans la littérature française du Moyen Âge*, Paris, F. Vieweg, 1886, 2 t., et de G. Cary, *The medieval Alexander*, Cambridge, 1956. *Le Roman d'Alexandre* du Pseudo-Callisthène a été récemment traduit par G. Bounoure et B. Serret, Paris, Les Belles Lettres, 1992, ainsi que par A. Tallet-Bonvalot, Paris, GF, 1994.
2. A ce sujet on se reportera notamment à B. Woledge et H. P. Clive, *Répertoire des plus anciens textes en prose française*, Droz, 1964, « Les débuts de la prose littéraire française », pp. 9-44, et à M. Abramowicz, *Réécrire au Moyen Âge, Mises en prose des romans en Bourgogne au XV^e siècle*, Lublin, 1996, « La prose au Moyen Âge », pp. 1-26.
3. Pour les ouvrages de Jean Wauquelin et de Vasque de Lucène, non encore édités, nous avons travaillé à partir des manuscrits BNF fr. 9342 et BNF fr. 22547. O. Collet a traduit de larges extraits des deux textes dans *Splendeurs de la cour de Bourgogne*, dir. D. Régnier-Bohler, Laffont, 1995, p. 483-627. Notre édition de référence pour la vulgate d'Alexandre de Paris est *The medieval French Roman d'Alexandre*, vol. II, éd. E. C. Armstrong, D. L. Buffum, B. Edwards, L. F. H. Lowe, Princeton, 1937 ; trad. L. Harf-Lancner, Paris, Le Livre de Poche, 1994. Sur l'adaptation de J. Wauquelin, voir notre article « les versions en prose du XV^e siècle du *Roman d'Alexandre* : le manuscrit de Besançon et l'*Histoire du bon roy Alexandre* de Jean Wauquelin », *Littérales* n°22, 1998, *L'épopée tardive*, dir. F. Suard, p. 129-150. Sur Vasque de Lucène, se reporter à R. Bossuat, « Vasque de Lucène, traducteur de Quinte-Curce (1468) », *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, 8, 1946, p. 197-245 ; « Les sources du Quinte-Curce de Vasque de Lucène », *Mélanges F. Grat*, t. I, 1946, pp. 345-356.

4. Sur les mises en prose de la fin du Moyen Âge, G. Doutrepont, *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne*, Paris, Champion, 1909 et *Les mises en prose des épopées et des romans chevaleresques du XIV^e au XVI^e siècle*, Bruxelles, 1939. Voir aussi M. Abramowicz, *op. cit.*

5. Sur l'écriture de l'histoire au Moyen Âge, B. Guenée, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier, 1980, et plus particulièrement à la cour de Bourgogne, R. Morse, « Historical fiction in fifteenth-century Burgundy », *The modern language review*, 75, 1980, pp. 48-64, et J. Lemaire, « La conception de l'histoire chez les chroniqueurs bourguignons d'après les prologues de leurs œuvres », *Histoire et littérature au Moyen Âge*, Groningen, 1991, pp. 235-249.

6. « Pour ce que, par le record et remembrance de nobles emprises et fais d'armes, conquestes et vaillandises faites et achevées par les vaillans, poissans et nobles hommes du tanz ancien et par chy devant passet, les coers des nobles et vaillans hommes du temps present, desirans et vueillans atteindre la haulte et excellente vertu de proeche et de bonne renommée sont esmeu, eslevé et incité plus em parfont a toute honneur et perfection et aussi a tout certain entendement de raison, et meismement tous jones coers de chevaliers et escuyers s'en doivent esveillier et eslever en haulteur et en proesche quant telz faiz oent recorder, pensant toudis a l'acquisition de bonne renommée, je, de ce non digne, povre et non sachant, a la requeste et principalement au commandement de treshault, noble et puissant seigneur monseigneur JEHAN DE BOURGOINGNE, conte d'Estampes et seigneur de Dourdaing, etc., ay mis et fermet mon porpos de mettre par escript en langaige maternel les nobles faiz d'armes, conquestes et emprises du noble roy Alixandre, roy de Macedone, selon ce que je l'ay trouvé en un livre rimé dont je ne say le nom de l'acteur, fors que il est intitulé *l'histoire Alixandre*. Et pour ce, se de la vraye histoire de ce tant noble et poissant roy je suy aucunement desvoyé, que non, s'a Dieu plaist, ou s'aucune deffaulte en la poursuite de la ditte matere est trouvée, par bon, vray et certain jugement il soit benignement et favorablement corrigié et amendé, s'il y a quelque oeuvre digne de louenge, elle soit a Dieu atribuée, et la deffaulte a ma negligence tournée, laquelle a le mienne volenté eüst autant de favourans que de contredisans. Et pour ce aussi que en le ditte histoire je n'ay point trouvé en quel tanz après la creation du monde ce fu, au mains la droite certaineté, je supplie que s'il est aucun qui certainement le troeve, que il le voeille aneixer et adjouster a ceste presente oeuvre, en laquelle, pour comencement moyen et fin je appelle et requier en mon ayde le benoite grace du saint Esprit ». (transcription P. Meyer, *Alexandre le Grand dans la Littérature française du Moyen Âge*, Paris, F. Vieweg, 1886, p. 318-319, voir trad. O. Collet, *op. cit.*, p. 489-490).

7. Il aura un successeur avec l'auteur, anonyme, de la version du manuscrit 836 de la Bibliothèque municipale de Besançon, *Les Faits et Conquestes du noble roy Alexandre*, qu'on date du troisième quart du XV^e siècle (édition Renée Nicolet-Liscinsky, thèse de l'université de Besançon, juin 1975). Il s'agit avant tout d'une mise en prose des *Vœux du Paon* de Jacques de Longuyon et des séquences du *Roman d'Alexandre* d'Alexandre de Paris qui leur sont directement liées, le fourrage de Gadres et la mort d'Alexandre. L'auteur ne relate ni la naissance ni les enfances d'Alexandre. Voir sur ce texte notre article, « Les versions en prose du XV^e siècle du *Roman d'Alexandre*... », *op. cit.*

8. Ch. III, trad. O. Collet, *op. cit.*, p. 491.

9. Ch. XI, trad. O. Collet, *ibid.*, p. 493-494.

10. Ch. 199, non traduit par O. Collet.

11. Deuxième partie, ch. XLIII-XLIV, trad. O. Collet, *ibid.*, p. 530-533.
 12. Trad. O. Collet, *ibid.*, p. 496-498.
 13. Trad. O. Collet, *ibid.*, p. 499-500.
 14. Trad. O. Collet, *ibid.*, p. 509-510.
 15. Transcription R. Bossuat, « Vasque de Lucène, traducteur de Quinte-Curce », *op. cit.*, p. 212 ; voir la traduction d'O. Collet, *ibid.*, p. 566.
 16. R. Bossuat, *ibid.*, p. 213 et trad. O. Collet, *ibid.*, p. 567.
 17. Voir à ce sujet les articles de R. Bossuat, déjà cités. Au delà de la redécouverte de Plutarque grâce aux traductions italiennes, le texte de Quinte-Curce jouit aussi à partir du XV^e siècle, en France comme en Italie, d'une plus grande diffusion, même si les auteurs du XII^e siècle devaient déjà le connaître, comme l'attestent l'adaptation de Gautier de Châtillon et les emprunts que lui fait Alexandre de Paris. Vasque de Lucène réalise aussi en 1470, à partir d'une traduction du Pogge, une version française de la *Cyropédie* de Xénophon (voir D. Gallet-Guerne, *Vasque de Lucène et la Cyropédie à la cour de Bourgogne (1470)*, Genève, 1994 (Travaux d'Humanisme et Renaissance, 140)).
 18. Ch. III ; trad. O. Collet, *ibid.*, p. 570-571.
 19. Transcription R. Bossuat, « Les sources du Quinte-Curce de Vasque de Lucène », *op. cit.*, p. 348 ; et trad. O. Collet, *ibid.*, p. 571.
 20. Nous n'indiquons ici que l'orientation autre de Vasque de Lucène et étudierons plus précisément l'image qu'il donne d'Alexandre dans un autre article.
-

AUTEUR

CATHERINE GAULLIER-BOUGASSAS

Université Paris-III Sorbonne nouvelle